



CLASSIQUES
GARNIER

JOUANNA (Arlette), « *Montaigne et l'Histoire. Actes du colloque de Bordeaux, 1988* », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VII*, n° 37 - 38, 1994 (Juillet – Décembre), p. 131-133

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11848-0.p.0131](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11848-0.p.0131)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1994. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

dans l'acte de connaissance, il s'est orienté vers le désordre et l'illogique. La pensée de Montaigne n'est pas seulement une construction, mais une opération critique. Elle a comme caractéristiques le mouvement destructif et le dynamisme d'un chantier en construction.

Les *Essais* contiennent à la fois le logique et l'illogique, l'ordre et le désordre : c'est là le secret de la vitalité et de la créativité de la pensée de Montaigne. Ainsi l'auteur se refuse à une interprétation cartésienne (par choix entre *A* et *non A*) des *Essais* de Montaigne, et leur attribue, en avance sur son temps, une *logique floue**.

MITCHIKO ISHIGAMI-IA GOLNITZER

*M. Tanaka n'a pas utilisé ce terme mathématique introduit récemment dans l'informatique.

MONTAIGNE ET L'HISTOIRE, ACTES DU COLLOQUE INTERN. DE BORDEAUX (29 SEPTEMBRE – 1^{ER} OCTOBRE 1988), TEXTES RÉUNIS PAR CLAUDE-GILBERT DUBOIS, KLINCKSIECK, 1991, 328 P.

À l'initiative de la Société Française des Seiziémistes et de l'Université de Bordeaux III (devenue depuis décembre 1990 Université Michel de Montaigne), un colloque international a réuni, à l'occasion du quadricentenaire de la deuxième édition des *Essais*, une trentaine de participants autour du thème *Montaigne et l'Histoire*.

Les communications recueillies par Claude-Gilbert Dubois sont toutes, à des titres divers, inspirées par les phrases fameuses : « Les historiens sont le vrai gibier de mon étude » (I, 26)... « les historiens sont ma droite bale » (II, 10)... Montaigne prise les historiens parce qu'ils lui fournissent sa pâture, c'est-à-dire « des personnages et des scénarios de référence » (Simone Perrier), sur lesquels, toujours en quête des « tours de l'humaine capacité », son jugement et son imagination vont pouvoir s'exercer. Beaucoup de participants étudient la manière dont les exemples et anecdotes historiques servent de matière première au travail de l'essai : pour Françoise Charpentier, leur abondance, surtout dans le premier livre des premiers *Essais*, montre qu'ils fonctionnent comme une sorte de rampe de lancement de la réflexion personnelle ; pour Dorothy Coleman, ils éveillent et stimulent l'esprit de Montaigne, et introduisent le monologue intérieur qui deviendra l'essai. Ainsi, Montaigne a besoin de l'*autre* pour écrire le moi (Richard Regosin) ; ce serait même là, selon Philippe Desan, la « ruse des *Essais* », car « l'histoire de l'autre n'a pour but que de présenter l'histoire du moi », à travers une « récupération d'histoires ». Géralde Nakam propose une analyse analogue de l'usage des exemples historiques : ils permettent d'oser voir le présent et de construire le moi. À travers l'histoire, c'est l'identité du sujet qui s'édifie (Lawrence Kritzman) et un art de vivre qui s'élabore (Kiriaki Christodoulou). Alexandre Lorian apporte une confirmation quantitative de ce point de vue en mesurant les proportions des formes verbales du commentaire

(présent et parfait, de 70 à 75%) et du « matériel narratif » (prétérit et imparfait, de 25 à 30%).

Encore faut-il à Montaigne, pour cela, de « bons historiens ». Il a des exigences très précises sur la manière d'écrire l'histoire, que Marie-Luce Launay-Demonet compare aux vues de ses contemporains. Ses historiens préférés sont les auteurs de "Vies", comme Plutarque, le maître inégalé du genre, dont Gisèle Mathieu-Castelani analyse la subtile influence sur les *Essais* ; ou encore ceux qui enregistrent « à la bonne foy toutes choses sans choisis et sans triage », tel le « bon Froissart ». Les autres, malgré leur compétence et même s'ils sont "excellents", ne laissent pas une liberté aussi entière au lecteur : ainsi Guichardin, sur lequel Marcel Tetel montre que Montaigne porte un jugement mélangé. Il voue une grande admiration à César, selon un mouvement où Jean-Marie Compain décèle quelque contradiction ; sa mère intellectuelle est la Rome antique, qui remplace dans son œuvre la figure maternelle étrangement absente (Raymond Esclapez). La lecture des historiens est un art au même titre que l'écriture de l'histoire.

Montaigne a-t-il été lui-même l'historien de son temps ? Pour Michel Péronnet, pas de doute : il est un bon historien d'« histoire immédiate », utilisant sciemment les méthodes critiques adéquates. Pour Yvonne Bellenger au contraire, il n'est pas un historien, mais plutôt un « amateur d'histoire » doublé d'un philosophe de l'histoire. Reste que l'histoire de son temps est très présente dans son œuvre : celle de la Guyenne, dont Anne-Marie Cocula évoque la place dans les guerres de Religion ; celle des Turcs (Élaine Limbrick), du Nouveau Monde (Frank Lestringant), de la sorcellerie (Maryanne Horowitz). Et, bien sûr, l'amitié (Marie-José Bataille). Les troubles religieux retiennent tout particulièrement son attention. Dans son angoisse face aux guerres civiles, dans son impuissance à leur donner un sens, il puise néanmoins les éléments d'une connaissance (Jean-Yves Pouilloux). Wim J. A. Bots fait observer que le scepticisme dont Montaigne fait preuve sur les possibilités de la raison humaine s'harmonise avec une foi catholique sincère et profonde. Mitchiko Ishigami Iagolnitzer recherche les traces de l'influence de Raymond Lulle à travers Raymond Sebond. Enfin Fausta Garavini s'interroge sur le but religieux du *Voyage*, et Lino Pertile sur le sens de l'image Rome que Montaigne rapporte de son périple.

Il ne faut pourtant pas se méprendre sur la quête de l'humain à laquelle se livre Montaigne. Les histoires lui en fournissent, mais aussi les contes. « Advenu ou non advenu », tout fait est bon à commenter, pourvu qu'il soit révélateur de l'humaine condition : André Tournon montre que Montaigne dénonce ainsi la tendance des historiens contemporains à prétendre dire le vrai (Jean Bodin définit l'histoire comme une *vera narratio*). L'histoire, celle qui vivent ou disent les hommes, est contingence radicale ; « l'humaine capacité » d'inventer des histoires, comme celle que l'auteur des *Essais* lui-même imagine pour délivrer l'ami victime d'un nouement d'aiguillettes, mérite autant d'attention que le récit qui se veut véridique (Élaine Ancewicz). Selon l'analyse de Gabriel Pérouse, l'histoire n'est finalement que le "témoignage" de quelqu'un qui dit savoir et qui demande qu'on le croie ; parole autorisée, certes, garantie par la compétence et à ce titre distincte du "récit" fabuleux, mais pareillement offerte à la "créance" du lecteur.

Les communications rassemblées dans ce volume d'Actes parviennent à stimuler la réflexion et à renouveler les perspectives sans jamais étouffer la voix de Montaigne, toujours audible à travers les citations et leurs savants commentaires : c'est une belle réussite.

ARLETTE JOUANNA
UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY (MONTPELLIER III)